

Je partis, un jour, dit-il, pour aller administrer les sacrements que l'évêque seul peut conférer. Ce sont des marches pénibles que celles du missionnaire à travers les bois, dans une saison encore froide et par des chemins difficiles. Un soir je me couchai au pied d'un arbre ; j'avais faim, mes membres étaient glacés par le froid, épuisés par la fatigue ; j'étais à 120 lieues de mon évêché, seul au milieu du bois, avec un jeune sauvage. Que ne suis-je, me dis-je tout-à-coup, dans mon évêché pour m'y reposer ? Que cette pensée ne vous scandalise pas, mes frères, car je ne m'y arrêtai point, mais qu'elle vous apprenne au contraire à ne vouloir jamais dicter à la providence sa ligne de conduite à notre égard. Si j'avais été transporté soudain dans les lieux, où me conduisait ma pensée, que j'aurais regretté ceux que j'aurais laissés et que je trouvais pourtant si tristes ! Au lieu d'un ciel pur et limpide j'aurais vu une atmosphère chargée de flammes et de fumée ; au lieu du vent qui soupirait à travers les arbres, j'aurais entendu des plaintes, les gémissements d'un peuple au désespoir, ou le craquement d'édifices qui s'écroulent ; au lieu d'une nappe de neige éblouissante, j'aurais vu des planches et des poutres calcinées. Car c'était bien le jour, c'était bien l'heure fatale, où les flammes dévoraient l'église et l'évêché de notre mission infortunée. Oui, ces édifices, cet évêché construits au prix de tant de sacrifices n'étaient plus qu'un monceau de ruines, dans le moment même où je regrettais d'en être si loin. J'étais déjà à 300 lieues, lorsque j'appris la fatale nouvelle. Je me consolai pourtant assez facilement de ce désastre, en ce qui me concernait. Pour un missionnaire préparé à supporter toutes les privations et les contrariétés de ce monde et qui passe une grande partie de sa vie au milieu des bois, qu'est-ce que la perte d'un évêché ? Mais, quand je pensai à tout ce que la construction de ces édifices avait coûté de fatigues et de sacrifices aux généreux habitants de la Rivière Rouge, oh ! alors je comprenais la grandeur de cette perte !

Cependant ce n'était là que le commencement des malheurs qui devaient fondre sur nous. *Transivimus per ignem*. En effet les neiges accumulées pendant l'hiver gonflèrent tellement, en se fondant, au printemps dernier, le sein de la Rivière-Rouge, que ses eaux débordèrent à une grande distance dans les terres, causant de terribles ravages. Mais à un fléau qui disparaissait en succédait immédiatement un autre. Les eaux avaient à peine repris leur cours accoutumé que, pour la seconde fois, le feu venait nous plonger de nouveau dans le deuil. Je disais, la messe un dimanche, dans une pauvre cabane, en présence d'une foule recueillie, lorsque soudain retentissent les cris : "au feu, au feu ! encore le feu !" En effet, un incendie s'était déclaré dans la maison des sœurs. Les flammes activées par un vent violent s'étaient propagées dans les édifices qui dépendaient de l'évêché. Au bout de quelques instants ils ne présentaient plus que des ruines fumantes.

C'est donc avec raison que je puis m'écrier comme le prophète : *Transivimus per ignem et aquam*.

J'étais, un jour, triste et pensif, songeant à ces désastres, ne sachant comment les réparer, comment relever toutes ces ruines, lorsque je pensai à ma patrie, à mes charitables compatriotes. J'irai, me dis-je aussitôt, j'irai dans mon pays et je serai consolé. Et m'imaginant déjà que mes projets étaient réalisés, mon but atteint, je m'écriai : "Bénissez, ô mon Dieu ! bénissez ma patrie, éloignez d'elle les calamités, versez sur elle toute sorte de prospérités." Mais, direz-vous peut-être, a-t-il le droit de parler de patrie, celui qui depuis longtemps l'a abandonnée, la privant de la part du travail que chacun doit à la prospérité de son pays ? Ah ! mes frères, pour comprendre, s'il a ce droit précieux, il faut penser à ce qui se passe dans le cœur du jeune homme qui, inspiré d'en haut, veut se dévouer à ses semblables. Il verse bien des larmes, il passe bien des nuits sans dormir le jeune missionnaire qui voit arriver le jour fatal où il lui faudra briser les liens qui l'attachent aux lieux qui l'ont vu naître. Que de combats se livrent dans cette âme bercée des illusions de la jeunesse, exposée aux séductions du monde ! Combien de fois il tournera vers le ciel des yeux baignés de larmes et lui demandera le courage et la force dont il a besoin. Déjà l'heure approche, il va partir, accablé sous le poids des émotions, il va se prosterner au pied des autels.

Là, seul avec son Dieu, il lui offre ses larmes, il lui fait le sacrifice de ses sentiments les plus purs, lui demandant en retour l'esprit de dévouement et de sacrifice. Il lui semble qu'on lui présente un calice sur les bords duquel sont écrits ces mots : "humiliations, sacrifices, souffrances ;" il boit cependant, mais au fond il trouve ces mots bien plus déchirants : "père, mère, amis," et cet autre qui les résume tous : "Patrie." Alors, les paroles prononcées par l'Homme-Dieu dans le Jardin des Oliviers tombent de ses lèvres : "Pâtes, Seigneur, que ce calice passe loin de moi." Mais comme lui, le premier des missionnaires, il reprend aussitôt : "cependant que votre volonté soit faite et non la mienne." Il dit adieu aux lieux et aux personnes qu'il aime, il part, il parcourt ces grands fleuves, ces belles rivières qu'il ne reverra plus peut-être. Il arrive à nos grands lacs qu'il voit avec joie et douleur en même temps ; avec joie, car tout homme aime à voir ce qui fait honneur à son pays ; avec douleur, car encore quelques pas et il marchera sur un sol étranger. Il va franchir la limite qui le sépare de son pays, il jette une dernière fois les yeux sur ces eaux limpides, qui après s'être précipitées de cascades en cascades, de cataractes en cataractes, passeront devant les lieux où il vécurent et où vivent encore des parents, des amis chéris. Il les charge d'aller porter encore une fois ses adieux à tous ceux qu'il aime, de leur dire que leur souvenir le suivra jusqu'au fond des bois.

Après quelques réflexions, Mgr. Taché a ajouté :

"Un Canadien-Français a le droit d'être fier de son origine, quand il jette les yeux sur sa belle histoire, quand il pense à tout ce que l'esprit chevaleresque et religieux de nos pères leur fit entreprendre de dévouements et de sacrifices héroïques. Mais mes frères, s'il est de belles pages dans notre histoire, qu'on lit avec un légitime orgueil, il en est une qui nous déshonore : c'est celle qu'ont écrite ceux qui, s'éloignant du clocher de leur village et du prêtre qui les dirigeait dans la voie du salut, allèrent les premiers tenter la fortune dans les missions de la Rivière-Rouge. Car, mes frères, au lieu de faire aimer aux infidèles la religion qu'ils avaient apprise à connaître sur les genoux d'une pieuse mère, leurs vices scandaleux leur ont appris à la détester. Vous avez donc une dette à acquitter, vous devez réparer le mal que vos compatriotes ont fait à ces peuplades, en leur donnant les moyens de connaître et de pratiquer la seule religion qui peut les sauver. Moi-même, mes frères, je travaille à acquitter cette dette ; quand j'ai vu que mes compatriotes se consumaient dans une œuvre de mort pour ces pauvres sauvages, j'ai résolu de me consumer dans une œuvre de salut pour eux. Il faut que je l'avoue, mes frères, il m'en coûtait de venir vous tendre la main dans ma détresse, j'aurais tant de fois fait appel à votre charité, je vous avais vu tant de fois dénouer généreusement les cordons de vos bourses pour le soutien d'une infinité de bonnes œuvres, que je craignais de vous déplaire ; j'avais résolu de ne rien demander, et de me borner à recevoir avec reconnaissance ce qu'on voudrait bien m'offrir. Mais des personnes de confiance m'ayant dit que loin de vous déplaire, je vous ferais plaisir en vous demandant l'aumône, je me suis décidé à le faire. Et, mes frères, j'ai vu que je ne m'étais point trompé, lorsque passant par les rues de votre belle ville, et contemplant les monuments qui attestent la religion, le patriotisme et la charité de mes compatriotes, je m'étais appliqué ces paroles de l'Écriture Sainte : *Transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in refrigerium*. "Nous avons passé par le feu et par l'eau, mais vous nous avez conduit, ô mon Dieu, dans un lieu de rafraîchissement."

Oui, me disais-je en entendant ces magnifiques paroles, Mgr. a bien le droit de parler de patrie, car ce mot de *patriotisme* dans sa bouche n'est pas un vain mot ; c'est la note sonore qui fait vibrer une âme débordant des sentiments les plus nobles, les plus purs. Il a le droit de parler de patrie, celui qui, si jeune encore, a été jugé digne d'occuper un siège épiscopal, où il fait la gloire de la religion et l'honneur de son pays. Il a le droit de parler de patrie, celui qui, renonçant à l'avenir le plus brillant, aux avantages que promettent dans le monde un nom déjà illustre et des talents éminents, préfère une vie d'humiliations et de souffrances,